



Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

9 | 2020

Dire et lire les vulnérabilités contemporaines

D'où vient-on ? Fragilités intimes et collectives

Anne Strasser



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2396>

DOI : 10.4000/elfe.2396

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Anne Strasser, « D'où vient-on ? Fragilités intimes et collectives », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 9 | 2020, mis en ligne le 20 septembre 2020, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.2396>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

D'où vient-on ? Fragilités intimes et collectives

Anne Strasser

- 1 Comme le démontre Alexandre Gefen dans son essai, *Réparer le monde, La littérature française face au XX^e siècle*¹, la littérature aujourd'hui semble avoir pour vocation, en mettant en forme les failles, souffrances, dysfonctionnements autant individuels que collectifs, de « réparer », recoudre, retisser. Explorant l'intime, le social, le géographique, elle interroge l'individu contemporain, montre les invisibles et leur donne la parole. Le récit, autobiographie ou roman, a en effet le pouvoir de faire voir, au prisme d'une individualité, un groupe, une société, une époque tout entière.
- 2 Nous voudrions ici nous intéresser à deux romans de l'extrême contemporain. Nicolas Mathieu a reçu le prix Goncourt pour son roman *Leurs enfants après eux*² en 2018. Celui de Matthieu Jung, *Le Triomphe de Thomas Zins*³, publié en 2017, a eu un succès plus confidentiel. Ces deux auteurs d'origine lorraine ont reçu le Prix de la feuille d'or au *Livre sur la place* à Nancy. Leurs romans ont pour personnage principal un adolescent lorrain, l'un dans les années 90, l'autre dans les années 80. *Leurs enfants après eux* met en scène le personnage d'Anthony, sur plusieurs étés, période propice à l'ennui, dans une petite ville du nord-est : premier amour, relations familiales, rivalités, pour ce jeune homme issu d'un milieu ouvrier dont l'avenir est fortement déterminé. De même Matthieu Jung décrit l'adolescence et le passage douloureux à l'âge adulte de Thomas Zins, qui malgré une famille aimante et aisée, un amour partagé, verra ses ambitions ruinées.
- 3 Ces deux récits, qui peuvent être qualifiés de récits de formation, nous semblent explorer la réponse à la question : d'où vient-on ? Question qui pose aussi bien la problématique de la filiation que celle de l'origine sociale. Certes, les deux sont étroitement liées, mais au-delà de l'héritage social, ces deux romans décrivent les relations aux parents, et tout particulièrement aux pères : les trajectoires individuelles sont aussi déterminées par des relations intra-familiales dont les caractéristiques sont à la fois générationnelles et sociales. Les fragilités et les vulnérabilités lient alors étroitement l'histoire individuelle et l'histoire collective, ce qu'exprime le titre de

Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, conjuguant la filiation individuelle (enfants) et le sort d'un groupe à travers l'utilisation du pluriel. La préposition « après » inscrit les termes dans une chronologie généalogique.

- 4 Il nous a donc semblé intéressant d'étudier comment ces deux romanciers disent les vulnérabilités contemporaines en nouant les trajectoires intimes pour peindre un destin collectif dans un contexte socio-économique qui les détermine autant qu'il les unifie et les uniformise, alors que l'individu dans sa singularité n'est pas solidaire du monde dans lequel il vit⁴.
- 5 Ainsi nous analyserons dans un premier temps les choix narratifs des deux auteurs, qui visent à articuler la trajectoire du personnage principal et son appartenance à un groupe plus large. Ces modalités du récit permettent de mettre en fiction des fragilités identitaires, mais aussi des fragilités collectives qui dessinent des individus écartelés entre le désir de « rompre » et l'implacable nécessité de « recevoir ».

Des choix narratifs qui articulent l'individu et le collectif

- 6 Matthieu Jung et Nicolas Mathieu ont choisi des dispositifs qui permettent d'accéder à l'intériorité des personnages. Les chapitres alternent des points de vue et une ligne de force semble courir, qui mène les personnages vers une issue prenant des accents de destin et de fatalité.

Narrateur omniscient et focalisation interne

- 7 *Le Triomphe de Thomas Zins* est raconté à la troisième personne, par un narrateur qui épouse entièrement le point de vue des personnages. Aucune vue surplombante, tout est raconté au prisme de diverses subjectivités, celle en premier lieu de Thomas Zins âgé de 16 ans au début du récit en septembre 1983, récit qui court jusqu'en janvier 1991. Certains chapitres sont focalisés sur d'autres personnages : Paul Zins, grand-père du narrateur dans sa période indochinoise, Serge Zins le père et sa crise de la cinquantaine, et de façon plus régulière Cécile Schaller, grand amour de Thomas. Cette structure est propre à dessiner des individualités, tout en inscrivant le personnage principal dans une filiation. Pourtant, on a l'impression que Thomas Zins raconte sa propre histoire à la troisième personne, avec une distance ironique. En effet, le « narrateur, focalisé sur la conscience de Thomas⁵ » se tient toujours « à légère distance de lui », parfois même il s'adresse à lui. Le recours au monologue intérieur accentue cet effet autobiographique.
- 8 *Leurs enfants après eux* est écrit à la troisième personne et centré principalement sur le personnage d'Anthony, 14 ans au début du récit. Mais un certain nombre de chapitres sont focalisés sur d'autres personnages : Hacine, adolescent un peu plus âgé, Steph, la jeune fille par laquelle Anthony est attiré, Patrick Casati le père d'Anthony, Hélène Casati sa mère et Malek Bouali, le père de Hacine. Comme dans *Le Triomphe de Thomas Zins*, on a accès ainsi à l'intériorité des personnages. Au lecteur dans ces deux récits de faire des liens entre ces différents points de vue, ce qui permet une réception empathique mais aussi une mise en relation des trajectoires propice à dégager les liens « collectifs ».

Alternance des points de vue

- 9 Ces choix énonciatifs sont renforcés par la construction des récits. L'alternance des chapitres d'abord favorise les points de vue différents. La construction du *Triomphe de Thomas Zins* fait entrer le « contrepoint indochinois », et donc le « thème familial des ascendants, où sont privilégiées les figures du père (Serge) et du grand-père (Paul)⁶ ». Le lecteur est donc amené par cette structure à mettre en parallèle les destinées. De même, la construction de *Leurs enfants après eux* favorise aussi bien la mise en scène de la filiation que l'alternance sociale : Hacine incarne le fils d'un immigré marocain, Anthony le fils d'ouvrier né à Heillange⁷, dans une ville où jusqu'il y a peu la sidérurgie employait tout le monde, Steph a des parents plus aisés. Thomas quant à lui est né à Nancy dans une famille qu'il juge lui-même parfaite (parents aimants, intelligents, cultivés), alors que Céline, la « zonarde », telle qu'il la surnomme, est née dans un milieu ouvrier.
- 10 La durée dans laquelle s'inscrivent les deux récits joue également un rôle. En effet, c'est surtout probant dans le *Triomphe de Thomas Zins*, car nous assistons, à la faveur d'un retour en arrière, à la description du premier septennat et du début du second septennat de François Mitterrand. Au-delà d'une scansion qui correspond aux années scolaires et universitaires, tout un arrière-plan idéologique, politique, mais aussi culturel est dépeint grâce au personnage de Thomas, élève brillant, curieux, mature, engagé, socialiste et fils de socialiste. *Leurs enfants après eux* est découpé en quatre parties, chacune évoquant le mois de juillet, respectivement des années 1992, 94, 96, 98. Le découpage entraîne des ellipses dont le contenu est raconté rétrospectivement. Par ailleurs, l'articulation individuel / collectif s'incarne lors de rassemblements. En effet, les réunions au bord du lac ou lors de fêtes permettent de confronter les personnages principaux à des jeunes gens d'autres milieux ; plus largement l'enterrement du voisin des Casati, le feu d'artifice du 14 juillet, ou encore les matchs de foot de la coupe du monde de 1998 donnent lieu à des scènes qui mêlent différentes générations et différents milieux et qui montrent la place, au sens ernausien, de l'individu dans la société.

Tension narrative

- 11 Enfin, ce qui contribue à articuler structurellement les trajectoires individuelles est, assez basiquement, l'intrigue et la tension narrative qui la sous-tend. Ainsi le titre, *Le Triomphe de Thomas Zins*, est d'emblée éloquent : le lecteur doit assister à l'ascension, la conquête, la victoire peut-être du personnage principal. Le ton ironique, faussement prétentieux, peint un Thomas plein d'ambition, deux ambitions à vrai dire : devenir un écrivain célèbre et rendre Céline Schaller, son grand amour, heureuse, notamment en la sauvant de son milieu, tout cela sous la protection de sa « bonne étoile » (TTZ, 345). À la moitié de cet épais roman, le vent tourne et le titre se révèle antiphrastique : on assiste à la lente déchéance du personnage dont toutes les ambitions échouent et qui sombre dans l'alcool. L'élément perturbateur : la rencontre de Jean-Phi Candelier, qui fait croire à Thomas qu'il est homosexuel pour mieux le séduire, jouant de son ascendant d'écrivain parisien. Cette ascension suivie d'une chute inéluctable, un véritable effondrement, qui va à l'encontre d'un déterminisme social favorable au personnage, semble relever d'une « malédiction », aucune explication rationnelle

n'étant possible. *Leurs Enfants après eux* est aussi structuré autour d'un événement perturbateur : la moto qu'Anthony a empruntée à son père sans le lui dire pour aller à une fête est volée par Hacine. On assiste alors à la mécanique implacable de la violence, entre adolescents, des pères envers les fils. Il n'y aura pas de réparation, que des humiliations. Le soleil de juillet accompagne des événements tragiques et des coups s'abattent sans que rien semble pouvoir les empêcher. Jusqu'à la fin le lecteur peut craindre qu'il y ait mort d'homme. Ainsi dans les deux romans, à l'intrigue est associée une forme de fatalité qui court jusqu'à la fin, dans les deux cas, sans résolution ni dénouement : Anthony file sur la moto de Hacine⁸ et Céline explique, vingt ans après, qu'elle ne comprend « toujours pas ce qui s'est passé » (TTZ,1097). Sur ces destins qui semblent se dérouler sans que l'individu reprenne la main, aucune explication univoque n'est donnée : à qui la faute ? L'hérédité ? La société ? L'individu ? Les choix narratifs entretiennent ce triple questionnement, suggérant l'intrication de ces différents facteurs.

- 12 Ainsi les choix formels disposent une narration prête à faire jouer des histoires individuelles seules ou entre elles, reliées à un contexte économique et sociologique plus large. Ces histoires individuelles sont faites de fragilités identitaires.

Des fragilités identitaires : l'héritage impossible

- 13 Ces fragilités sont assez classiquement celles de l'adolescence : corps ingrat, tourmenté par la sexualité, violence chronique – « Sans cesse [Anthony] avait envie de cogner » (LEAE, 132) –, virées « d'hyperviolence » inspirées d'*Orange mécanique* pour Thomas. Nous intéresseront davantage ici les fragilités liées à la filiation : la relation aux pères, au mieux silencieux, au pire violents, et surtout la question de leur héritage.

Silence et violence des pères

- 14 On pourrait ici reprendre le titre d'un article de Dominique Viart : « Le silence des pères au principe du récit de filiation⁹ ». Ce silence traverse les classes sociales, et peut être vu aussi comme « générationnel ».
- 15 Ainsi le personnage du père, Serge Zins, est très développé. Le jeune Thomas perçoit son malaise grandissant : « Papa n'a jamais beaucoup jacté mais depuis un an ou deux, il ne prononce pratiquement plus un mot. Comment un père, du jour au lendemain, peut-il à ce point se désintéresser de ses enfants ? » (TTZ, 698). Patrick Casati (« Son père n'avait pas les mots » (LEAE, 73)), comme Malek Bouali (« Ils ne se parlaient pas, mangeaient un coude sur la table » (LEAE, 67)) ne parlent pas, ni avec leur fils, ni en général. Quand les mots manquent, les coups pleuvent : « Il me défonce si je prends sa moto. Tu le connais. » (LEAE, 28), explique Anthony à son cousin. Quand Malek Bouali apprend que Hacine a volé la moto, il frappe son fils : « Il prit son temps, empoigna une pelle, puis choisit une pioche. [...] [Hacine] n'eut pas le temps de prononcer une parole, le manche s'abattit sur son crâne en rendant un son étonnamment creux. » (LEAE, 113)
- 16 Et pourtant, les fils sont « attachés » à leur père. Ici et là affleure une forme de douceur. Si Thomas Zins déplore le silence indifférent de son père, il reconnaît son attention dans des détails : « Au contraire de maman, qui salope les commissions, et peut rapporter des Mamie Nova au lieu des Danette, papa prend toujours la bonne marque de yaourts au chocolat. Avant de partir faire les courses, il vérifie s'il reste du Nutella.

Et les bières ? et le Picon ? Rien ne l'oblige à en acheter. » (TTZ, 699) De même des moments de complicité se jouent entre Anthony et son père. Autour de la télévision et des films de Clint Eastwood : « Dans la pénombre du salon, chacun dans son coin, c'était le max d'intimité qu'ils s'autorisaient. » (LEAE, 33) ou après des travaux de jardinage : « Il aimait bien quand le vieux était satisfait. Ça n'arrivait pas si souvent. » (LEAE, 76) Des pères, au fond, que les fils aiment : « Anthony regarda son père. C'était un visage d'homme fatigué qui buvait trop et dormait mal, trompeur comme la mer. Anthony aimait ce visage. » (LEAE, 77) Même douceur dans le regard de Hacine, qui revient après deux ans au Maroc où l'a envoyé son père après le vol de la moto : « Tout le long du chemin, Hacine avait imaginé des paroles cinglantes. Et puis finalement, là, face au vieux, dans l'immeuble de son enfance, ça n'avait plus de sens. [...] Son père était un vieil homme, doux, amnésique et las. Et il était content de le revoir. » (LEAE, 224) Qu'hériter de cette filiation ?

L'héritage impossible

- 17 Le lien reste ambigu et compliqué : fuir son père, tenter de ne pas lui ressembler, y ramène fatalement. Ainsi Anthony : « Il n'allait quand même pas finir comme son vieux, bourré la moitié du temps à gueuler devant le JT ou à s'engueuler avec une femme indifférente. Où était la vie, merde ? » (LEAE, 132) Et pourtant dans sa décision de s'engager dans l'armée et ainsi de « mettre enfin des centaines de bornes entre lui et son vieux » (LEAE, 301), il répond aux attentes de son père : « il partait pour se trouver une place, apprendre à se battre et voir du pays. Coïncider avec l'idée que son père se faisait d'un homme, aussi. Tous ces films de Clint Eastwood n'avaient pas été vus en vain. Il l'avait expliqué à sa mère. Hélène rigolait. » (LEAE, 293) Rien d'héroïque pendant ce séjour à l'armée : une blessure au genou mal soignée pendant les classes, une longue rééducation et des tests physiques sans appel, « il recevrait ses deux ans de solde et pouvait rentrer chez lui. » (LEAE, 385) Père auquel finalement il acceptera de ressembler : « quand Anthony se montrait trop dur ou borné, [Hélène] lui disait tu es bien comme ton père. Ce n'était pas un compliment. Il était fier. » (424)
- 18 Hacine marche sur les traces de son père quand ce dernier l'envoie au Maroc : « À présent, c'était son tour de nourrir une histoire compliquée avec le Maroc. » Mais c'est un échec : « On l'y avait envoyé pour laver une faute, apprendre à vivre et devenir un homme. Il en revenait avec 45 kilos de résine de cannabis. » (LEAE, 183) Il repousse le moment d'aller voir son père définitivement rentré au Maroc : « il avait la trouille de se retrouver nez à nez avec un fantôme. [...] L'héritage impossible et la mort qui rôde. » (LEAE, 312) Héritage impossible, car pas d'héritage tout simplement : « Avec ses potes, ils n'en parlaient jamais, mais c'était tout de même une épine considérable. Ils avaient tous grandi dans la crainte du père, ces hommes-là ne plaisaient pas. Et en même temps, on ne pouvait pas vraiment tenir compte de ce qu'ils disaient. Les règles réelles de l'Hexagone leur échappaient en grande partie. Ils parlaient mal la langue. Ils énonçaient des préceptes qui n'avaient plus cours. Leurs fils étaient donc pris entre le respect qui leur était dû et un certain mépris qui allait de soi. [...] Car ces pères restaient suspendus, entre deux langues, deux rives, mal payés, peu considérés, déracinés, sans héritage à transmettre. » (LEAE, 269-270)

L'absence de transmission

- 19 Dans le récit de Matthieu Jung, il n'y a aucune transmission. Thomas ne sait rien de l'histoire du grand-père, « ce connard de militaire ». Serge Zins voit, pour unique lien, une malédiction à l'œuvre : « La malédiction des Zins : d'abord on est capturé, emprisonné, maltraité par l'ennemi. On manque de crever au fond d'un trou à rat. A peine libéré, on repart combattre, alors qu'on tient tout juste sur ses cannes. Et quand, après huit années d'exil, on foule enfin le sol de la mère patrie, est-on reçu avec les honneurs, accueilli en héros, décoré par l'État major ? Les sacrifices qu'on a consentis provoquent-ils, parmi vos pairs et dans la nation, l'admiration et le respect ? Non. » (TTZ, 718) Huit années, durée exacte de la période couverte par ce récit qui voit Thomas après avoir eu toutes les cartes en main, sombrer, alcoolique, désespéré, violent. C'est Serge Zins craignant de mourir à 50 ans comme son père, ressentant, contre toute rationalité, les douleurs physiques endurées par celui-ci en captivité, qui s'interroge : certes il n'est pas doué pour la paternité, mais « a-t-il été au moins un bon fils ? » (TTZ, 675). Au bout de cette filiation, Thomas Zins, « Nancéen de hasard » « dont le père parisien a grandi en Asie dans un pays qui a disparu. Non, Thomas Zins n'a jamais été grand-chose mais aujourd'hui, il n'est plus rien du tout. » (TTZ,781). La dégringolade de ce petit-fils répond à l'échec du grand-père, « le raté total, le minable intégral, le perdant absolu ». (TTZ, 720), qui ne connut en dépit de son existence aucun « triomphe » au sens militaire du terme, à savoir succès ou « honneur suprême décerné à un général¹⁰ ». Matthieu Jung, comme l'explique Romaric Sangars, situe les failles de son personnage dans une « généalogie marquée par la guerre d'Indochine, l'emprisonnement, la torture puis l'ingratitude nationale, faille refoulée chez le grand-père, s'ouvrant chez le père à son tour, lorsque ce drame heurte son existence par une lointaine réplique pour le rendre incapable de protéger son fils¹¹ ». La construction du récit amplifie ces ruptures et ces transmissions ayant échoué : « Trois versions de vie qui se croisent presque par hasard, qui s'entrechoquent et qui, parfois, s'interpénètrent sans qu'il en résulte le moindre échange, la moindre influence réciproque, la moindre chose qu'on pourrait appeler héritage ou don ou tout simplement apport. Pas de mémoire vivante, pas de transmission¹². » Parce que les pères ne parlent pas aux fils, parce que les fils n'osent pas parler aux pères.
- 20 Ces pères, souvent craints, toujours silencieux, « s'effacent » sous les yeux de leurs fils : la dépression de Serge Zins, l'affaiblissement de Malek Bouali – « un homme en cours d'effacement, qui effleurait les choses, se dissolvait » (LEAE, 312) –, la lente déchéance de Patrick Casati, « effacé » lui aussi, divorcé, distant de son fils, qui au terme d'une longue journée où il l'a attendu pour un repas avant son départ pour l'armée, descendra vers le lac et s'y enfoncera – noyé, dilué. Et pourtant on hérite de quelque chose, à la croisée de l'individuel et du collectif. Car ce sont aussi des enfants de « bourges », de prolétaires, d'immigrés, ce sont aussi des habitants de lieux : les fragilités sont sociales et géographiques.

Les fragilités collectives

- 21 La construction, comme on l'a vu, permet de rapprocher les trajectoires de pères et des fils, mais également de personnages issus, si ce n'est d'un même milieu, au moins d'un même lieu. Les récits insistent sur les clivages sociaux qui s'incarnent dans les relations

amoureuses mais aussi dans l'orientation scolaire ou dans des scènes collectives à même de replacer l'individu dans le groupe, toujours à distance de « ces gens-là », ainsi que dans la géographie des lieux : l'individu qui ne se sent pas solidaire de ce destin collectif y est pris malgré tout, dans « un effroyable sentiment d'appartenance ».

Les clivages sociaux

- 22 Anthony est attiré par Steph : « À maints détails, comme ce bracelet, la manière dont elle se tenait, ses cheveux intacts, la qualité de sa peau, il devinait à travers elle un monde refermé et coquet. [...] Cette meuf était imprenable. » (LEAE, 102) Quand Anthony flirte avec elle, il s'aperçoit qu'il n'a pas « baisé » Steph, mais qu'elle l'a baisé. La domination s'incarne dans la relation sexuelle. Steph lui préférera Simon Rotier, un « fils à papa ». Dans le monde de Thomas (père chercheur en thermodynamique au C.N.R.S. et mère « instit' »), les mères donnent quelques gifles, au pire du martinet. Dans le monde de Céline (le père « bosse aux P.T.T., mère secrétaire dans un cabinet médical), le père frappe au ceinturon : « Un vrai malade. Ils sont comme ça, les prolaves. Mon père, il a juste son B.E.P.C. et ma mère, elle a arrêté en sixième. Elle a un pois chiche à la place du cerveau. » (TTZ, 95) Le jeune Thomas Zins, dans sa période de triomphe, passe « outre les barrières sociales » : il sauve Céline « la zonarde » de la violence du père en le dénonçant au proviseur, il passe outre les viols qu'elle a subis dans sa cité et qu'elle lui a avoués car il vient « d'une bonne famille » (TTZ, 165). Et pourtant cette distance sociale est accusée quand la relation se délite. Par Thomas : « Est-ce sa faute à lui si elle est une prolétaire quand même limitée du cerveau comme tous les prolétaires ? S'il est plus fortuné, plus cultivé et plus intelligent qu'elle ? » (TTZ, 322) Et par Céline, dans le déni : « Nan, c'est pas un petit bourgeois prétentieux qui pète plus haut que son cul. » (TTZ, 477)
- 23 L'orientation scolaire est également évoquée dans les deux récits. Dans *Le Triomphe de Thomas Zins*, elle l'est à « contre-exemple » : Thomas, élève brillant, abandonne la 1^{ère} S, pour obtenir, *in extremis* mais facilement, un bac L. Il ira ensuite végéter à la fac, écumant pas moins de trois filières différentes. Céline en revanche, aidée par Thomas, « ne fera pas un C.A.P. d'esthéticienne » (TTZ, 258) mais ira en classe préparatoire. La trajectoire de Céline suggère que l'on peut échapper au déterminisme social, mais elle souligne aussi combien, par contraste, celle de Thomas n'a pas tenu ses promesses, et accentue le sentiment de « grand ratage » que constitue l'itinéraire du personnage principal. Cette illustration à contre-exemple est en accord avec le ton ironique, voire cynique, du récit quand il est mené du point de vue de Thomas. Dans *Leurs enfants après eux*, Anthony obtient un bac STT « sans se faire d'illusions quant à la suite des événements ». À un forum d'orientation à Metz, il découvre « un tas de possibilités effrayantes dont il ignorait tout » : « L'armée aussi avait son stand. Anthony avait pris un prospectus et discuté avec la meuf qui se trouvait là, une blonde rigolote en uniforme. [...] Il avait signé la feuille d'engagement en avril. Il partait le 15 juillet, c'était demain. » (LEAE, 291) Hacine, assez doué pourtant « bidouiller » en informatique, « avait plus ou moins laissé tomber » (LEAE, 56), vivant du trafic de drogue. C'est aux filles que revient dans ce roman la lucidité des mécanismes de l'orientation scolaire, à Steph notamment, qui se met à travailler en terminale : « [elle] découvrait soudain que le destin n'existait pas. Il fallait en réalité composer son futur comme un jeu de construction, une brique après l'autre et faire les bons choix, [...] une

évidence nouvelle s'imposait brutalement à ses yeux : le monde appartenait aux premiers de classe. » (*LEAE*, 244-245)

- 24 Matthieu Jung et Nicolas Mathieu insistent donc, à travers ces destins individuels, sur le déterminisme social, renforcé par les mécanismes d'orientation scolaire. Si le constat est sans appel, on remarque cependant que le sort des personnages féminins est plus nuancé : les filles, contrairement aux personnages masculins, cherchent à comprendre et maîtriser les règles du jeu social.
- 25 Ces destins individuels sont inscrits dans un portrait de groupe qui dessine une forme de communauté, mais fortement clivée.

L'individu dans le groupe : ces gens-là

- 26 Pour chaque personnage, il y a d'autres personnes représentant un monde auquel on n'appartient pas : « ces gens-là ». L'adverbe « là » renforce la distance, spatiale et sociale, pointée par l'adjectif démonstratif, dont la connotation péjorative est du même coup renforcée.
- 27 Dans la cuisine des Schaller, d'où « s'échappe une vague odeur de grillon », le jeune Thomas conclut : « Ces gens-là ne s'alimentent pas sainement » (*TTZ*, 109), même distance irréductible avec « ces salauds de bourgeois » incarnés par la famille paternelle (*TTZ*, 127). Les termes ici sont teintés des convictions politiques que se targue d'avoir le personnage, et le vocabulaire est celui de la lutte des classes.
- 28 Le récit de Nicolas Mathieu s'ouvre sur une fête à Drimblois dans une grande demeure, où Anthony et son cousin ont tenu à se rendre, même s'il a fallu emprunter à son insu la moto de Patrick Casati. La distance géographique signe aussi la distance sociale : c'est un fils de radiologue qui a organisé la fête. Les différences sociales sont visibles : « De grands types à l'air pimpant s'occupaient du barbecue en buvant de la Sol. Ils appartenaient au Cercle des nageurs [...]. Dans la vallée, ces mecs-là représentaient ce qui se faisait de plus cool, des athlètes, des surfeurs du dedans. Ils se tapaient toutes les meufs et personne ne pouvait les blairer. » (*LEAE*, 41) Anthony découvre la liberté des filles aisées : « À un moment une meuf sortit de la flotte, complètement nue, et dansa pour amuser la galerie. Anthony n'en revenait pas. Ces gens-là osaient tout. » (*LEAE*, 50) Mais il y a aussi « deux intrus en vestes de survêt, les cheveux rasés sur les côtés et pas trace de fesses dans leur futal. [...] Le plus petit portait une chevalière et une chaîne en or par-dessus le col de sa veste Tacchini. L'autre s'appelait Hacine Bouali. » (*LEAE*, 47-48) Inversement, pour Steph et Clem son amie, Anthony et le cousin sont des « cassos ». Même pour Steph, Clem, parce qu'elle connaît le système scolaire, est au-dessus d'elle : « Son père était médecin, sa mère inspectrice d'académie. Ces gens-là avaient presque inventé le jeu. » (*LEAE*, 244)
- 29 Mais il y a encore plus bas et plus loin pourrait-on dire, les deux sèmes de l'éloignement et de la profondeur se conjuguant. Dans la troisième partie, tout Heillange se dirige vers le lac pour le feu d'artifice du 14 juillet : « Des vieux, des chômeurs, des huiles, des jeunes en mob, et les Arabes de la ZUP, [...] les commerçants et les cadres en Lacoste, les derniers ouvriers, les vendeurs de frites, les bombasses en short, les gominés, et venus de plus loin, les rustiques, les grosses têtes, et bien sûr quelques bidasses pour faire bonne mesure. » (*LEAE*, 343) C'est du point de vue d'Anthony qu'on trouve la première définition des « grosses têtes » : « Ils vivaient tous dans des bourgs minuscules tassés le long de départementales désertes avec des fermes croulantes, des bureaux de poste

abandonnés, et des réclames pour Monsavon sur les murs. On ne savait pas pourquoi, mais tous ceux qui habitaient dans ce coin-là avaient plus ou moins la même dégaine, avec ces têtes hors de proportions, la boule à Z et les oreilles décollées. » (*LEAE*, 89) Dans la famille de Steph, l'expression est couramment utilisée : « C'était le fond, le niveau le plus bas, sous le cassos, même. Ces gens-là [...] semblaient procéder d'un genre d'état de nature. » (*LEAE*, 377) Consanguinité, pauvreté et éloignement géographique, leur nombre grossit, « marée insidieuse » qui semblait gagner « depuis le bas » : « Cette engeance marinait sous les seuils, saupoudrée d'allocs, vouée à finir et à faire peur. » (*LEAE*, 322) Le portrait peut sembler caricatural et les personnages stéréotypés – le père de Céline, ouvrier, mangeant peu sainement, frappant sa fille, les jeunes de banlieues, désœuvrés, vivant de petits trafics, l'impossible intégration des immigrés – c'est aussi ce qui fait son efficacité pour pointer les inégalités sociales et les vulnérabilités. Et pourtant, clivés, hiérarchisés, ils semblent liés. Si les différences sociales les mettent à distance les uns des autres, les lieux et leur mémoire les relient et les attachent.

La fragilité géographique : l'effroyable sentiment d'appartenir

- 30 Les deux romans se rejoignent dans l'image de la Lorraine, région sinistrée par le démantèlement de la sidérurgie. Thomas Zins, très intéressé par la politique, idéaliste et romantique, songeant à l'activisme radical, évoque une chanson de Renaud qui « rend un touchant hommage à cette ville sidérurgique [Longwy] sinistrée, séparée de Nancy par cent vingt kilomètres. » (*TTZ*, 29) Les aciéries sont évoquées à travers le discours de « Nono », père de Céline, communiste convaincu : « Ah ! socialiste ! Tu veux que je te dise ? Ton Mitterrand, c'est un sacré salopard. Il nous a fait de belles promesses pour se faire élire, et maintenant, à Pompey, à Neuves-Maisons, il veut nous fermer les aciéries. Mais pas question, pas question. On le laissera pas faire, à la CGT » (*TTZ*, 148).
- 31 Ces événements des années 80 sont un passé tout frais dans cette vallée de la Henne durement touchée par la désindustrialisation, dont l'histoire se confond avec celle des parents : « Un siècle durant, les hauts-fourneaux d'Heillange avaient drainé tout ce que la région comptait d'existences, happant d'un même mouvement les êtres, les heures, les matières premières. [...] Anthony la connaissait bien cette histoire. On la lui avait racontée toute l'enfance. Sous le gueulard, la terre se muait en fonte à 1800° C, dans un déchaînement de chaleur qui occasionnait des morts et des fiertés. » (*LEAE*, 87-88) Une mémoire collective dont l'adolescent se sent prisonnier, séduit par les discours politiques de Pierre Duchaussoy (père de Steph), candidat à la mairie, qui entend bien redynamiser cette région à coup de parcs d'attractions et de rénovation immobilière : « Ça fait dix ans maintenant qu'on pleure Metalor¹³. À chaque fois qu'on parle d'Heillange, c'est pour évoquer la crise, la misère, la casse sociale. Ça suffit. » Anthony acquiesce : « Après tout, lui aussi en avait ras le bol de toute cette mémoire ouvrière. [...] Les hommes du fer et leur bon vieux temps faisaient chier depuis trop longtemps. » (*LEAE*, 172)
- 32 Plus subtile est la manière métaphorique dont Nicolas Mathieu scelle le destin de ces jeunes gens liés à leur lieu d'origine. Dans une vallée « en soins palliatifs » (*LEAE*, 62), les jeunes, terriblement vivants, semblent prisonniers. Quand il fonce sur l'YZ volée, c'est que « dans la poitrine de Hacine, un cœur de dix-sept ans était pris dans les

barbelés. Il était évidemment exclu pour lui de s'arrêter aux feux. Il n'en pouvait plus. La mort devenait par instant un sort enviable. » (LEAE, 64) À plusieurs reprises, l'auteur oppose la dérélition de la vallée, toujours associée à des images d'abandon ou de mort (« un panorama navrant de buttes épaisses, d'herbes jaunes. Là-bas, une carcasse de caddy abandonné. » [LEAE, 132]) à la jeunesse et à la vie incarnées dans un corps sensible à la vitesse, à l'unisson du ciel : « À l'horizon, le ciel avait pris des couleurs exagérées. Grisé, il lâcha le guidon et ouvrit les bras. La vitesse faisait battre les pans de son débardeur. Il ferma les yeux un instant, le vent sifflant à ses oreilles. Dans cette ville moitié morte, étrangement branlée, construite dans une côte et sous un pont, Anthony filait tout schuss, pris de frissons, jeune à crever. » (LEAE, 32) Ou encore : « Ils [Anthony et son cousin] filaient sur la terre éteinte, tête nue, incapables d'accidents, trop rapides, trop jeunes, insuffisamment mortels. » (LEAE, 40) Frôler la mort c'est, dans ce lieu de dérélition auquel on appartient pourtant et dont la trace est inscrite en soi, se sentir vivre : « Anthony allait seul, cataractant, précis dans les rues qui à force s'étaient gravées dans son ventre. » (LEAE, 302) Le roman, très symboliquement, s'achève sur cette image d'incorporation : « Dans ses mains, il retrouva la trépidation panique du moteur, ce sentiment d'explosion imminente, le bruit infernal, le délicieux parfum des gaz d'échappement. Et une certaine qualité de lumière, onctueuse, quand juillet à Heillange retombait dans un soupir et qu'à la tombée du jour, le ciel prenait un aspect ouaté et rose. Ces mêmes impressions de soirs d'été, l'ombre des bois, le vent sur son visage, l'exacte odeur de l'air, le grain de la route familier comme la peau d'une fille. Cette empreinte que la vallée avait laissée dans sa chair. L'effroyable douceur d'appartenir. » (LEAE, 426)

- 33 Ainsi, si tous les personnages veulent « foutre le camp », seule Steph ira étudier à Paris, Clem à Nancy ; pour Anthony et Hacine, après une échappée manquée à l'armée ou au Maroc, ce sera retour à Heillange.
- 34 Ces deux récits illustrent la capacité du roman à articuler l'intime et le collectif, l'individu et la communauté à laquelle, malgré lui souvent, il appartient. Si les personnages peuvent sembler par certains aspects stéréotypés, le ton ironique de Matthieu Jung et la poésie qui sourd dans la langue de Nicolas Matthieu nuancent ce portrait à charge. De même, le destin plus favorable des personnages féminins révèle un clivage filles/garçons qui est présent dans les deux romans¹⁴ et qui suggère une vulnérabilité spécifique, celle de jeunes hommes (souvent blancs), ayant du mal à trouver leur place, essayant l'armée, la vie à la dure, ou dans le cas de Thomas, séduit par un « homosexuel » qui le jette dans la déchéance. Aucun des personnages principaux n'échappe à une forme de fatalité que le récit déroule grâce à une intrigue tendue vers une fin qui n'apportera pas de dénouement. Si nous évoquons au début de notre analyse la tendance de la littérature contemporaine à « réparer », nous ne pouvons ici que constater le pessimisme du message : il n'y a aucune réparation.
- 35 Mais les deux récits offrent la complexité d'explications suggérées et non tranchées. Aux trajectoires prises par les personnages dans la douloureuse difficulté à hériter ce dont ils voudraient se défaire, les romanciers ne donnent pas d'explications simplistes. Au bout de mille pages, le lecteur est comme Céline Schaller, incapable d'expliquer ce qui s'est passé. Ou alors, forcé de constater l'intrication des causes. Comme Hélène, regardant les événements familiaux et sa relation avec son ex-mari : « Personne n'était responsable, sûrement pas la crise. L'alcool à peine. C'était le destin, leur vie, elle n'avait pas honte. » (LEAE, 424) Ou même Hacine, tentant de comprendre pourquoi,

contrairement à d'autres enfants d'émigrés qui avaient poursuivi leur scolarité, il n'avait rien fait : « Finalement, il était difficile de faire la part des circonstances, des paresseuses personnelles et de l'oppression générale. » (LEAE, 270) Qu'est-ce qui revient à l'individu, à son origine familiale, à son origine sociale ? Là est peut-être la fragilité contemporaine, qui fait peser sur la responsabilité de l'individu, sommé de choisir sa vie, une trajectoire fortement déterminée, qui l'ancre, malgré lui, dans son terreau.

- 36 Aux personnages de Nicolas Mathieu on pourrait appliquer l'exergue du *Triomphe de Thomas Zins* : « Toute révolution a pour corollaire le massacre des innocents » (Charles Baudelaire). Inversement, l'exergue de *Leurs enfants après eux* se rapporte à ceux de Matthieu Jung :

Il en est dont il n'y a plus souvenir
Ils ont péri comme s'ils n'avaient jamais existé ;
Ils sont devenus comme s'ils n'étaient jamais nés,
Et, de même, leurs enfants après eux.
Siracide, 44, 9.

- 37 Fragilités sociales et identitaires peintes par deux romanciers « impliqués » dans « l'histoire de leur temps et [entendant] agir en retour face à elle¹⁵ ».

NOTES

1. Alexandre Gefen, *Réparer le monde, la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Corti, coll. « Les essais », 2017.
2. Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Arles, Actes Sud, 2018. (LEAE)
3. Matthieu Jung, *Le Triomphe de Thomas Zins*, Paris, Anne Carrière, coll. « Points » n° P4895, 2017 (TTZ). La Revue *L'Atelier du roman* lui a consacré récemment un numéro : « "Le triomphe de Thomas Zins" de Matthieu Jung, une chute sans fin », *L'Atelier du roman*, n° 94, Paris, Buchet Chastel, septembre 2018.
4. Cette étrangeté serait-elle le signe de « la modernité, c'est-à-dire l'expérience d'une dissociation radicale, sans suture possible, sinon consciemment nostalgique, entre l'individu et le monde » ? Anne Barrère, Danilo Martucelli, *Le Roman comme laboratoire, De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 28.
5. Florent Georgesco, « Le diable porte des espadrilles », *L'Atelier du roman, op. cit.*, p. 52.
6. Reynald Lahanque, « Le contrepoin indochinois », *L'Atelier du roman, op. cit.*, p. 23.
7. Heillage est l'écho à peine déformé de Hayange, ville de la vallée de la Fensch (nommée la Henne dans le récit), où se sont éteints les derniers hauts-fourneaux dans les années 80.
8. Écho du début du roman, Anthony emprunte la moto de Hacine, on ne saura pas s'il lui rendra.
9. Dominique Viart, « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », *Études françaises*, volume 45, numéro 3, 2009, p. 95–112. En ligne, URL : <https://doi.org/10.7202/038860ar>.
10. Définition CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/triomphe>.
11. Roman Sangars, « Démonologie du *Triomphe* », *L'Atelier du roman, op. cit.*, p. 31.
12. Lakis Proguidis, « Ces enfants intégrés », *L'Atelier du roman, op. cit.*, p. 38.
13. Référence au groupe ArcelorMittal.

14. Ce clivage est à l'œuvre également dans la famille de Thomas, où la sœur aînée, Florence, réussit brillamment, suscitant l'admiration et l'estime de son jeune frère pour son intelligence et son sérieux.

15. Bruno Blanckeman, « De l'écrivain *engagé* à l'écrivain *impliqué* : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI^e siècle », Catherine Brun, Alain Schaffner (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées, Littérature française (XX^e-XXI^e)*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2015, p. 161.

RÉSUMÉS

Le triomphe de Thomas Zins (2017) de Matthieu Jung et *Leurs enfants après eux* (2018) de Nicolas Mathieu ont pour personnage principal un adolescent lorrain, l'un dans les années 90, l'autre dans les années 80, confronté au passage à l'âge adulte. Nous nous proposons d'étudier comment ces deux romanciers disent les vulnérabilités contemporaines en nouant les trajectoires intimes pour peindre un destin collectif dans un contexte socio-économique qui les détermine autant qu'il les uniformise, alors que l'individu dans sa singularité n'est pas solidaire du monde dans lequel il vit. Nous analyserons tout particulièrement la question de l'origine : « d'où vient-on ? » Aussi bien du point de vue familial (et notamment de la relation père-fils), social que géographique. Cette analyse dégagera des fragilités identitaires et collectives qui dessinent des individus écartelés entre le désir de « rompre » et l'implacable nécessité de « recevoir ».

Le triomphe de Thomas Zins (2017) by Matthieu Jung and *Leurs enfants après eux* (2018) by Nicolas Mathieu are about a teenager from the Lorraine region (in France), one in the 1990s, the other in the 1980s, who is confronted with becoming an adult. We will study how these two novelists tell contemporary vulnerabilities by tying together intimate paths in order to depict a collective destiny; this, in a socio-economic context which determines them as well as it standardizes them, whereas the individual, in their uniqueness, are not united with the world they live in. We will particularly focus on the question of the origin : « where are we from ? » And this, as well from a family point of view (and especially the relation between a father and a son), as from a social and geographical point of view. This analysis will draw both identity and collective weaknesses which shape individuals who are torn between the desire to « break off » and the implacable necessity to « receive ».

INDEX

Mots-clés : roman français contemporain, filiation, origine sociale, origine géographique

Keywords : contemporary French novel, filiation, social origin, geographical origin

AUTEURS

ANNE STRASSER

Anne Strasser est Maître de conférences en langue et littérature françaises (Université de Lorraine) et membre de l'équipe LIS (Littérature, Imaginaires, Société). Les recherches poursuivies concernent les œuvres autobiographiques de Simone de Beauvoir et plus généralement la littérature autobiographique contemporaine : réflexions sur la notion d'identité, le récit de filiation, l'écriture du deuil, l'énonciation ainsi que sur la réception des écrits de soi. Plus largement l'articulation intime/collectif est étudiée également dans le roman français contemporain. <http://lis.univ-lorraine.fr/membres/titulaires/strasser-anne>